

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureaux : à Lyon, rue de la Charité, 48.

Dépôts : à LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libr., au Palais-Royal

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Néanmoins, malgré la mesure ci-dessus, les divers travaux publiés dans *la Vérité*, n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés

LE SPIRITISME DANS L'ANTIQUITÉ.

(6^e article. — Voir le dernier N°)

De tout ce que nous avons dit en citant nos autorités, il résulte clairement que le polythéisme païen n'a jamais eu le caractère d'idolâtrie, qu'on lui prêtait sous des apparences enfantines et peu raisonnées. Ce que tous les peuples appelaient des *dieux* n'est, même dans leurs idées et dans leurs croyances intimes, que des Esprits purs et très élevés; ce qu'ils nommaient demi-dieux et héros, des Esprits inférieurs aux premiers, mais toutefois à un rang relativement honorable; ce qu'ils qualifiaient de démons, de génies, c'est le vulgaire des Esprits bons et mauvais: de là cette pensée de l'antiquité grecque adoptée par un historien romain, Valère Maxime, qu'il y a autant de démons que d'âmes humaines défuntes, et que tout homme en mourant passe dans la catégorie des démons, qui étaient distingués en bons démons (agatho-démons), en mauvais (caco-démons), d'après l'état de ceux qui quittaient le monde terrestre. Telle était aussi, à ce qu'il paraît, l'opinion des néo-platoniciens. C'est ainsi d'abord qu'on peut expliquer et justifier jusqu'à un certain point le paganisme insistant là-dessus, à cause de l'importance singulière que cette explication a en ce qui touche le spiritisme de l'antiquité. Nous soutenons la thèse suivante comme vraie : « Les païens ont toujours adoré un Dieu suprême, et ce qu'ils nommaient des dieux, demi-dieux, héros, génies, n'étaient, aux yeux des gentils éclairés, que des Esprits créés plus ou moins supérieurs. » Pour le prouver, citons plusieurs autorités que nous extrairons en partie du livre anonyme *la Religion universelle*, pris de divers autres auteurs :

Le littérateur païen Maxime de Madaure s'exprime ainsi : « Nous tous mortels qui habitons la terre, nous vénérions et honorons de mille manières différentes, qui s'accordent cependant, le Père commun des dieux, qui est aussi le nôtre (1). » — « Sataninas, ancien évêque d'Afrique, témoigne qu'en effet les gentils connaissent et proclament le Dieu suprême, Père et créateur de l'univers (2). » Ce fait, un philosophe païen, Maxime de Tyr, l'affirme en

ces termes : « Au milieu des différences si multipliées de mœurs et de coutumes, on ne trouve sur toute la terre que des voix et des législations unanimes à dire qu'il est un Dieu, roi et Père de toutes choses, et en outre *beaucoup de dieux, enfants de ce Dieu* et exerçant une puissance avec lui. Ainsi parlent le Grec et le barbare, l'habitant des continents et celui des îles, le savant et l'ignorant (3). » Tertullien dit de même que « Dieu est connu partout (4). » Puis il ajoute : « La grande majorité du genre humain ignore l'existence et même le nom de Moïse, mais elle ne reconnaît pas moins le même Dieu que lui... Elle l'appelle Dieu par excellence et Dieu des dieux (5). » L'empereur Julien qui, ayant professé le christianisme et le paganisme, ne pouvait en ignorer les principes, écrit de son côté : « Le Dieu que les Galiléens (6) adorent est celui que nous honorons, nous, sous d'autres noms (7). » S. Clément d'Alexandrie en convient formellement : « De l'orient à l'occident, dit-il, et du nord au midi, tous les peuples ont une seule et même croyance de l'Être qui a institué l'ordre et la marche de l'univers... Le Zeus, célébré dans les poèmes et les écrits en prose, nous donne l'idée de Dieu... Le même Dieu est reconnu des Juifs, des Grecs, et de nous chrétiens (8). » Aussi S. Augustin ne craint-il pas d'enseigner que « le Dieu appelé Jupiter par Varron, et reconnu pour le grand dieu par Porphyre, et celui-là même auquel les Romains doivent offrir des sacrifices (9). » Les nations païennes n'avaient donc point perdu, comme on le suppose, la connaissance de Dieu, quand le christianisme fut prêché parmi elles. Tertullien d'abord répond : « C'est la croyance commune des hommes qu'il existe un Dieu supérieur plus puissant que les autres (10), qui est comme le monarque de l'univers (11). » S. Clément d'Alexandrie émet la même croyance : « Tous les hommes universellement, mais surtout ceux qui sont versés dans les sciences, reconnaissent qu'il existe un Dieu unique, increé, immortel (12). » Minilius Félix n'est pas moins formel : « Qu'est-ce que Dieu? A ces mots, dit-il, je vois tout le monde d'accord. J'entends le peuple, levant les mains au ciel, ne nommer que Dieu; proclamer qu'il est grand, qu'il aime la vérité; et s'écrier : Plaise à Dieu! Ces paroles vulgaires et naturelles sont vraiment chrétiennes. Elles proclament l'unité du pouvoir supérieur (13). »



Un auteur ancien rapporte que les païens disaient souvent aux chrétiens de son temps : « Nous aussi, nous croyons en un seul Dieu, seigneur de l'univers ; mais *il existe en outre des dieux*. Comme l'empereur a sous lui une foule de *ministres*, nous croyons que de même le Dieu suprême à tous les êtres a des *dieux qui lui obéissent*, tout en exerçant un pouvoir sur nous, hôtes de la terre (14). » D'un autre côté l'historien Orose, écrivain du cinquième siècle, s'exprime ainsi : « A présent encore, lorsque nous questionnons les payens, ils déclarent ne pas adorer plusieurs *dieux*, mais rendre un culte à plusieurs *ministres* du Dieu unique et suprême. Tout le monde a d'ailleurs à peu près les mêmes idées de ce Dieu unique (15). » Il est vrai, sans doute, l'Esprit éternel ne fut jamais seul l'objet du culte des peuples payens. Ils ont comme nous, nations chrétiennes, prié les anges ; comme nous ils ont invoqué les saints ; comme les apôtres du Christ, et les pères de l'Eglise. Ils ont appelé dieux les hôtes fortunés du ciel, les ministres puissants du Très-Haut et ses serviteurs immortels.

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PRÉCURSEURS DU SPIRITISME

SWEDENBORG.

(5^e article. — Voir le dernier N^o)

« Ces choses ont été dites, afin qu'on sache que la vie qui conduit au ciel est une vie, non point détachée du monde, mais dans le monde ; et que la vie de la piété, sans la vie de la charité, qui n'est donnée que dans le monde, ne conduit point par la vie de la charité, qui consiste à agir avec sincérité et justice dans toute fonction, dans tout négoce et dans tout emploi, d'après l'intérieur ; ainsi, d'après une origine céleste, origine qui est dans cette vie, quand l'homme agit avec sincérité et justice, parce que cela est conforme aux lois divines. Cette vie n'est pas difficile ; mais la vie de la piété, séparée de la vie de la charité, est difficile ; et néanmoins, elle détourne d'autant plus du ciel, qu'on croit qu'elle conduit au ciel.

« La raison pour laquelle il en est ainsi, c'est que dans l'autre vie qui est la suite et la continuation de la vie présente, l'homme emporte d'abord ses idées favorites, ses habitudes qui ne peuvent être changées ; ainsi, ceux qui avaient préféré ici-bas la vie solitaire, restent dans leur solitude égoïste. Ils méprisent ceux qui ne leur ressemblent pas ; ils s'indignent de ce que les félicités ne leur sont pas dispensées de préférence aux autres, croyant avoir mérité ; ils ne se mettent point en peine des autres, et se détournent des devoirs de la charité, par lesquels existe la conjonction avec le ciel. Ils désirent le ciel plus que les autres ; mais quand ils sont élevés où les anges sont, ils introduisent des inquiétudes qui troublent les félicités des anges ; aussi sont-ils séparés d'avec eux, et quand ils en ont été séparés, ils se rendent dans des lieux déserts, où ils mènent une vie sem-

(1) Epistola ad Augustinum, imprimé avec les lettres de S. Augustin, n. 46.

(2) Sententiæ episcoporum de hæreticis, dans les OEuvres de S. Cyprien, p. 335, édition de 1726.

(3) Dissertationes, c. 17. — (4) Ad Nationes, l. 2, n. 8. — (5) Contra Marcionem, l. 4, n. 10. — (6) Il nommait ainsi les chrétiens. — (7) Epistolæ, n. 63. — (8) Stromata, l. 5, n. 14 ; et l. 6, n. 5. — (9) De civitate Dei, l. 9, c. 22. — (10) Voy. la note 3 de la page 93. — (11) Apologeticum, n. 24.

(12) Cohortatio ad gentes, n. 6. — (13) Octavius, n. 18. — (14) L'auteur des Recognitiones, l. 5, n. 49. — (15) Historiæ, l. 6, c. 1.

blable à celle qu'ils avaient dans le monde. L'homme ne peut être formé pour le ciel, si ce n'est parmi le monde, où sont les derniers effets dans lesquels doit être terminée l'affection de chacun. Si cette affection n'est pas tirée dehors, ou ne s'épanche pas dans des actes, ce qui se fait dans la société de plusieurs, elle est étouffée au point qu'enfin l'homme ne regarde plus le prochain, et ne considère que lui-même : d'après cela, il est évident que ce qui conduit au ciel, c'est la vie de la charité envers le prochain, laquelle consiste à être juste et équitable dans toute œuvre et dans toute fonction, et non la vie de la piété sans cette vie de la charité.

« La charité est d'une bien plus grande étendue, que de secourir les pauvres et les indigents ; en effet, la charité consiste à se conduire avec droiture en toute affaire, et à remplir strictement son devoir en tout emploi. Si le juge rend la justice par rapport à la justice même, il est dans l'exercice de la charité ; s'il punit le coupable et absout l'innocent, il exerce la charité ; car ainsi, il pourvoit au bien de ses concitoyens, et aussi à celui de sa patrie. L'ecclésiastique qui enseigne la vérité et conduit son troupeau au bien, pour l'amour de la vérité et du bien même, celui-là met en pratique la charité. Mais quiconque fait tout cela ou pour soi-même ou pour le monde, celui-là ne met point en pratique la charité, parce que ce n'est pas le prochain, mais soi-même qu'il aime.

« Il en est de même de tous les autres membres de la société, soit qu'ils remplissent quelque fonction, ou qu'ils n'en remplissent aucune ; comme par exemple des enfants envers leurs pères et mères, de ceux-ci envers leurs enfants ; des domestiques envers leurs maîtres, des maîtres envers leurs domestiques ; des sujets envers leur roi, et du roi envers ses sujets ; celui, dans tous ces différents ordres, qui par devoir remplit son devoir, et qui, par un principe de justice, fait ce qui est juste et droit, celui-là, dis-je, est dans l'exercice de la charité. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

LES FRÈRES DAVENPORT

Il n'est pas un journal en France dont les colonnes n'aient retenti ces jours derniers du nom des frères Davenport. Dans le numéro 28 de *la Vérité*, nous avons relevé, d'après *l'Avenir*, une de leurs étonnantes soirées à Gennevilliers. *Le Pays*, *le Moniteur du soir*, *le Grand Journal*, etc., ont raconté dans le même sens, sinon dans les mêmes termes, les phénomènes étranges que nous avons fait connaître à nos lecteurs.

Tout était donc pour le mieux, lorsqu'il prit fantaisie à nos deux frères de transporter leur boîte à prodiges en plein Paris, à la salle Herz ; peut-être avaient-ils compté sans la prudence, sans le libre arbitre des Esprits, si Esprits il y a, sans la loi des courants magnétiques. Peut-être, ainsi que d'autres l'assurent, sans la *férocité* d'un public incrédule, sans la malice de quelques spectateurs intéressés ?... Le fait est que la *Gazette des Etrangers*, *l'Indépendance Belge*, *le Grand Journal*, etc., ne se gênent point pour relever la manière dont les Parisiens ont cru devoir accueillir ces étrangers. « Ils ont été exécutés, dit un de ces journaux ! » Cela n'empêche pas une autre feuille de s'écrier : « Je savais bien qu'on ne nous la ferait pas ! C'est bon pour les Américains, les Anglais ; mais en France ? allons donc ! Décidément le peuple français reste toujours le plus spirituel du monde ! » Et on est spirituel comme Voltaire : au diable les Esprits !... Démolissons leur *barraque* !... Elle fut démolie !... Deux *malins* découvrirent le *truc* ; le public vociféra, on lui rendit l'argent.

Et les journaux de fourbir leurs meilleures lames, de pointer ces pauvres Davenport en particulier, de narguer

le spiritisme en général. Celui-ci haussa les épaules en levant ses yeux au ciel; ceux-là se défendirent, c'était leur droit. Honni soit qui mal y pense; mais, si ce n'était triste, nous serions tenté de rire!

« La cour de justice de Buffalo (États-Unis), ville natale des frères Davenport, après de longs débats, vient de décider que le spiritisme n'est que le résultat de fraudes et de jongleries, et elle a condamné un médium célèbre, M. Colchester, à prendre une licence d'escamoteur. »

Notre opinion est que Buffalo, comme Paris, font très-bien de condamner les coupables. Mais nous égorgent en masse, conclure du particulier au général; dire *ab uno disce omnes*? Autant vaudrait placer TOUS LES FRANÇAIS au même niveau que les QUELQUES FRANÇAIS dont nos annales judiciaires transmettent les noms flétris aux générations qui suivent!

Avec quel bonheur certains journaux, dits progressistes, tolérants, libéraux, ont pris prétexte de la déconfiture des frères Davenport pour éreinter les idées spirites! Les libéraux seraient-ils donc aussi des charlatans?... Cela consolera peut-être un peu ces pauvres spirites, que l'isolement dont on les menace pourrait bien finir par effrayer! Passons.

« Pauvres charlatans naïfs (les Davenport), s'écrie le *Courrier du Dimanche*, ne pouviez-vous apprendre, avant de venir vous faire baffouer en France, que la France NE CROIT PLUS A RIEN!

« Vite un siège de quelque conseil d'administration ou de surveillance à ce spirituel M. D...! hurra! pour D..., D... *for ever!* »

Permettez-moi de vous dire, aimable courriériste, que vous me semblez très naïf à votre tour! « La France NE CROIT PLUS A RIEN! » — Le voilà donc le fin mot de votre intolérance, c'est le SCEPTICISME! Fils de Voltaire, salut!...

Ah! vous vous croyez, de par le scepticisme, en possession du sens commun universel, et voilà pourquoi vous nous le jetez à la face comme une fin de non-recevoir:

« Nous n'avons point vu les exercices des frères Davenport, et ne nous soucions point de les voir, parce que nous leur opposons, de prime-abord, la fin de non-recevoir du sens commun. »
(*Temps*)

Mais qu'entendez-vous par sens commun, ô grand écrivain? Le sens commun ne consiste-t-il donc pas à savoir qu'on ne sait rien, lorsqu'on se figure ce qu'il reste à apprendre? Prenez garde, votre prétention à l'infailibilité pourrait fort bien aller rejoindre celle que vous attaquez justement chez les autres!...

« La France NE CROIT PLUS A RIEN! » — Si la France ne croit pas plus à l'infailibilité du *Temps* qu'à celle de tout autre, elle croit en Dieu et en l'immortalité de l'âme. La vieille foi gauloise est encore vivace. L'attitude calme et réfléchie dont quelques journaux ont fait preuve dans les circonstances actuelles, prouve surabondamment qu'on peut être spirite en même temps qu'un honnête homme; qu'on peut avoir un cœur en même temps qu'une intelligence!

« La France NE CROIT PLUS A RIEN! » — Non, la France n'est pas sceptique; mais il y a des sceptiques en France.

Or, voici ce qu'on leur répondit:

Paris, 15 septembre.

Monsieur le Rédacteur,

Nous venons réclamer l'insertion de la lettre suivante, que le compte rendu du 12 septembre, publié par votre journal, rend plus nécessaire pour nous.

Dans tout ce qui a été dit depuis ce jour sur notre compte par les journaux de Paris, il n'y a pas un mot qui soit exact.

On ne nous a pas laissé commencer notre séance.

M. C..., ingénieur à Rouen, après avoir escaladé l'estrade sur laquelle était posé notre cabinet, et s'être écrié: « Nous sommes les dupes d'une odieuse mystification! » a, pour justifier son exclamation, violemment brisé une légère traverse en bois soutenant l'extrémité gauche de la banquette circulaire qui se trouve dans notre cabinet, et sur laquelle était assis et lié l'un de nous.

Cette traverse est en chêne plein, elle ne renferme pas le moindre ressort, pas la moindre rainure, et elle est sortie de sa position normale simplement parce que M. C... l'a brisée en morceaux et en éclats, ce que nous avons fait constater sur le moment même.

Comme tant d'autres, M. C... aurait bien voulu découvrir un mécanisme dans notre cabinet, mais comme il est bien avéré pour qui veut l'examiner qu'il n'y en a pas, nous en sommes à nous demander sous l'empire de quelle influence M. C... a pu se croire fondé à faire en public une déclaration aussi contraire à la vérité. Nous invitons M. C... personnellement à venir constater son erreur.

Notre cabinet peut être visité par tout le monde; les seules réparations qui aient dû y être faites l'ont été par les ouvriers de M. Herz; elles consistent en six fortes vis qui ont été adaptées à cette fameuse traverse et aux montants sur lesquels elle repose, pour les joindre ensemble, de façon à ne laisser de doute à personne.

Quant aux charnières suspectées, elles permettent simplement de replier dans une caisse les différentes pièces de notre cabinet, de façon à ne former qu'un très petit volume d'un transport facile. Du reste, quiconque voudra nous fournir un cabinet semblable au nôtre, en bois peint, et construit sans notre intervention, pourra se convaincre que la séance du 12 septembre n'a été qu'une suite de démonstrations hostiles, préparées avec soin par une partie du public, dans le but évident de nous nuire.

Nous nous serions inclinés devant un jugement rendu avec calme et équité, nous protestons de toutes nos forces et de toute notre légitime indignation contre les brutalités et les injures auxquelles nous avons été en butte, et nous en appellerons loyalement du jugement d'une foule égarée et partielle aux investigations sérieuses et honnêtes de personnes désintéressées et même prévenues contre nous.

Nous sommes certains d'avoir gain de cause. Nous nous résumons: il n'y a pas le moindre mécanisme dans aucun des objets dont nous nous servons; nous en appelons à une expertise de gens compétents. Toutes les explications que la presse a voulu fournir au public par de prétendues bascules, traverses, ressorts, etc., sont dénuées de tous fondement et ne peuvent que provoquer notre hilarité à nous.

Voici, en définitive, ce que nous offrons au public:

« Après qu'un comité désigné par le sort à chaque séance « aura déclaré ne trouver rien de suspect dans tous les objets « dont nous nous servons; après que ce comité nous aura mis « dans l'impossibilité matérielle d'agir et que, de son propre « aveu, le concours actif d'autres personnes sera reconnu inad- « missible, le public verra se produire des phénomènes inex- « pliqués jusqu'à ce jour, et, nous le déclarons hardiment, « inexplicables. »

C'est dans ce but que nous continuerons à donner nos séances à la salle Herz, ne mettant pas un instant en doute le résultat définitif de notre apparition en public: nous ne pouvons nous laisser perdre ainsi dans l'opinion du public français, en qui nous avons pleine confiance. Nos séances de jeudi et de vendredi soir, qui ont eu lieu chacune en présence de soixante personnes appartenant à la société la plus élégante et la plus éclairée, nous sont un sûr garant de ce que l'avenir nous réserve.

Nous ne fuyons pas la publicité, et nous serons très honorés chaque fois qu'un membre de la presse parisienne voudra bien nous manifester le désir d'assister à nos séances.

Recevez, etc.

IRA-E. DAVENPORT.

WILLIAM-H. DAVENPORT.

WILLIAM-M. FAY.

Mais ce n'est pas tout de promettre, il faut tenir. Or, nous lisons les lignes suivantes dans un des journaux parisiens qui ont le plus montré de scepticisme:

2^e SÉANCE DONNÉE PAR LES FRÈRES DAVENPORT.

Au moment où nous terminions hier notre chronique quotidienne, nous recevions la visite de M. Bernard Derosne, ministre plénipotentiaire des frères Davenport, qui venait nous inviter à la séance particulière du soir. « Nous devons, nous disait M. Derosne, réparer une grande injustice et ne nous prononcer sur le compte de ces Américains qu'après avoir assisté à de véritables expériences. » Du reste, M. Derosne faisait fort bien les choses.

Nous avions le droit, nous promettait-il, d'entrer une heure avant le public, et d'examiner tout à loisir, soit seul, soit accompagné, et l'armoire, et les guitares, et le tambour de basque, et les cordes, et tout l'attirail dont se servent les frères Davenport. Comme, après tout, il faut être juste, surtout à l'égard de gens que l'on considère comme des mystificateurs, et que d'un autre côté, la séance du 12 septembre dont nous avons rendu compte, avait été très passionnée, nous avons accepté l'offre de Derosne, et huit heures sonnaient quand, dans la salle Herz, une lampe à la main, nous commençons l'inspection de la fameuse armoire.

M. Emile D....., l'honorable ingénieur qui a cru avoir découvert le *truc* et qui nous avait fait, jusqu'à hier soir, partager sa conviction, s'est évidemment trompé. La traverse de bois mobile n'est, en aucune façon le *deus ex machina* de cet appareil. En effet, cette traverse est maintenant fixée aux montants d'armoire par des vis très solides.

Le meuble est fait de planches fort minces, à l'intérieur desquelles il est absolument impossible d'introduire le moindre mécanisme. La clochette, le tambour de basque, la guitare, le cornet de cuivre, sont des instruments honnêtes incapables de se prêter à la plus petite machination. Dessus, dessous, de côté, nous ne découvrons absolument rien de suspect. Le très petit balcon qui doit servir de théâtre est examiné avec la même scrupuleuse attention, et nous avons beau regarder, frapper les murailles, soulever les tapis, déplacer les chaises, nous sommes forcés de convenir que s'il y a des *trucs*, ils sont absolument, mais absolument invisibles.

Cependant la salle se garnit. Je note au passage les arrivants : M. le vicomte de la Guéronnière ; M. Brown, correspondant du *Morning Post* ; Paul Fouché, de l'*Indépendance belge* ; Ernest Blum ; Henri Delaage ; A. Beckmann ; H. de Parville, rédacteur scientifique du *Pays* ; Cl. Duvernois, de la *Presse* ; Gouzien, de la *Gazette des étrangers* ; la Rounat, directeur de l'Odéon. Plus des curieux, parmi lesquels plusieurs personnes évidemment atteintes de *spiritomanie*. On tire au sort le nom de deux des assistants chargés de faire l'enquête, et le hasard désigne notre confrère E. Blum et le docteur Lelièvre. Un docteur ! « Sceptiques, les docteurs ! » me dit un voisin, et on applaudit le docteur Lelièvre. Entre M. Georges Pouchet, de l'*Avenir national*, adversaire déclaré, habile et convaincu, des jongleries américaines, qu'il a résolu de percer à jour.

La séance commence, et cette fois, sans le plus petit boniment. Les *instruments passifs* sont mis de côté, et les quelques paroles prononcées au début peuvent se résumer en cette phrase peu compromettante : « Mesdames et messieurs, vous allez voir... ce que vous allez voir. »

On attache les frères Davenport aux genoux, aux pieds et aux mains. Je regarde, je tire sur les nœuds, j'essaie, sans succès, de les défaire. William, cependant, me paraît moins solidement garrotté que son frère Ira, mais, cependant, je n'imagine pas que Maurice Roux lui-même parvienne à faire des liens aussi sérieux. Ce n'est pas l'avis de M. Georges Pouchet, qui proteste et demande à attacher lui-même les frères Davenport, non avec des cordes, mais bien avec des *favours*. Il annonce de plus qu'il accepte un défi que lui ont porté le matin même les deux Américains, et que, dans quelques jours, il déposera de compte à demi avec M. A. de Caston, une somme de vingt mille francs, enjeu de la partie qu'il compte jouer au nom de la science et de la vérité, contre les frères Davenport. On accueille assez mal cette déclaration, qui me paraît, à moi, fort intéressante, et qui m'inspire une très vive sympathie pour ce jeune savant, qui ne craint pas de payer de sa bourse et de sa personne. H. Delaage, dont les Esprits se sont emparés au début de la séance, s'agit à ma gauche, et demande, sans malice, qu'on mette M. Pouchet dans l'armoire, sans doute pour le convaincre. M. Pouchet se retire, et ce petit incident vidé, la séance commence.

J'ouvre une parenthèse pour dire que les musiciens de la première séance sont remplacés par quatorze sergents de ville, en garnison dans une salle voisine de la nôtre.

Les expériences commencent. Les portes de l'armoire se referment sur les frères Davenport attachés. Aussitôt une musique macabre se fait entendre, la sonnette tinte, les cordes des guitares vibrent, des mains apparaissent à la lucarne. Les portes se rouvrent : les frères Davenport sont immobiles, attachés comme devant. Le docteur Lelièvre prend place alors dans l'armoire, les deux mains appuyées sur l'épaule des opérateurs, dont le moindre mouvement ne peut lui échapper. Clôture des portes, charivari infernal. Les portes se rouvrent. Le docteur Lelièvre apparaît coiffé du tambour de basque, et déclare sur

l'honneur que les frères Davenport n'ont pas bougé. On me dit, mais je ne suis pas en mesure de contrôler le fait, que le docteur Lelièvre s'est occupé de spiritisme. Cette confiance est un seau d'eau froide sur mon admiration, très-vive à ce moment. De plus fort en plus fort.

Une table est apportée, sur laquelle on place deux guitares, enduites d'huile et de phosphore. Fay et Davenport sont attachés sur des chaises, à côté de la table. Nuit complète. Les guitares alors paraissent s'envoler, se heurtant aux corniches, frappant les crânes des spectateurs, bruissant des airs singuliers. On rallume la bougie. Les prestidigitateurs sont toujours dans la même position, et l'une des guitares se retrouve sur les genoux de M. H. de Parville et Paul Foucher.

Ce tour est merveilleusement exécuté, et nous n'avons rien vu de pareil. « Un paletot, » demande Fay, attaché à la chaise, en bras de chemise. Nous plaçons notre propre paletot sur la table : la lumière s'éteint de nouveau. Une demi-minute s'écoule. *Fiat Lux*, et M. Fay apparaît, vêtu de notre habit, sans que les cordes paraissent avoir été défaites, les cachets de eire intacts, les pieds exactement encadrés dans le dessin qu'on en a tracé au préalable sur une feuille de papier blanc.

Voilà ce que nous avons vu, et, en vérité, nous convenons que ce divertissement est très-amusant et exécuté de manière à défier toute concurrence. Les deux frères Davenport sont des escamoteurs hors ligne, et je ne comprends pas comment ils s'obstinent, alors qu'ils possèdent un talent d'acrobates incomparable, à vouloir mystifier le public et à jouer la ridicule comédie des *médiums*. — H. Pessard. (Temps).

Un autre journal de Lyon, dont l'ardeur à l'attaque avait été des plus vives, s'exprime ainsi au sujet de la même séance :

Les frères Davenport ont remporté avant hier un succès ; la roche Tarpéienne est près du Capitole, cela est vrai, mais le Capitole par la même raison n'est pas loin de la fameuse et redoutable roche. Les deux *médiums* ou soi-disant tels, ont en un mot *stupéfié* les 60 personnes admises à contempler leurs exercices. Loin de nous la pensée de supposer un seul instant que le monde des Esprits soit pour rien dans l'affaire, mais quoi qu'il en soit, les *tours de force* exécutés très certainement au moyen d'argents très matériels, sont cependant fort surprenants et *tout à fait incompréhensibles*.

En un mot, les frères Davenport n'ont qu'un seul défaut à nos yeux, c'est d'avoir voulu passer pour des êtres surnaturels ; ils ont entre les mains un assez beau talent pour être satisfaits du rôle très lucratif de prestidigitateurs *inimitables*. Où l'amour du merveilleux va-t-il se nicher ?

Nous ne pouvons nous empêcher de faire cette remarque : c'est que la presse, tant qu'elle a eu l'espoir de prendre les frères Davenport en défaut, s'est bien donnée de garde de leur contester le titre de *médiums* : c'était une si belle occasion de mordre au spiritisme ! Mais aujourd'hui que les phénomènes paraissent incontestables, on se contente de signaler ces messieurs comme des *prestidigitateurs inimitables*, produisant des choses *tout-à-fait incompréhensibles* ! Comment qualifier cette tactique ?

Les frères Davenport sont-ils réellement *médiums* ? — Les Américains, les Anglais le soutiennent, les frères ne s'en défendent pas.

Disons, cependant, qu'une médiumnité qui s'affiche de la sorte, qui se tarife, qui se croit assez sûre d'elle-même pour assigner une heure fixe aux Esprits, pour les constituer ses humbles serviteurs, pour jeter çà et là des défis aux plus sceptiques, nous semble fort contestable. Mais, d'un autre côté, notre vue est si courte ! nous sommes si loin de pouvoir saisir encore toutes les lois de la nature, d'être capables d'assigner des bornes aux modes nombreux dont Dieu se sert pour faire triompher la vérité !

Soyons donc réservés dans l'affirmation comme dans la négation ; bornons-nous à recueillir les faits, en attendant que nous puissions au plus tôt leur assigner la vraie cause dont ils relèvent.

F. ÉDOUX.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. ÉDOUX.